TREIZIÈME ANNÉE. — N° 296 1er. Mai 1909. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

La « Voyante » de Jeanne d'Arc

UN APRÈS-MIDI A ORROUY

Après avoir très impartialement rapporté les conversations que j'avais eues et noté en toute sincérité les impressions que j'avais ressenties durant l'après-midi que je passai à Orrouy, je disais, il y a quinze jours, que, pour tirer une conclusion des unes et des autres, il faudrait connaître la petite Suzanne beaucoup mieux que je ne la connais. Un deuxième voyage à Orrouy m'a démontré que je n'avais pas tort de penser ainsi. Il m'a démontré, en outre, qu'il ne suffisait pas, pour se faire une opinion, de connaître davantage la seule petite Suzanne, mais qu'il était également nécessaire de connaître un peu plus ses grands-parents, M. et Mme Osselin, et particulièrement cette dernière.

On verra tout à l'heure, en effet, qu'il peut être parfois dangereux de conclure trop vite ; et les lecteurs qui nous écrivent : « Ayant vu la fillette, vous avez certainement une opinion : donnez-la », reconnaîtront avec nous, j'en suis sûr, que nous avons agi sagement en nous bornant à exposer avec la plus entière bonne foi la situation telle qu'elle est, telle du moins qu'elle nous est apparue, évitant prudemment de donner, à la légère, un avis. Les bizarreries de certaines attitudes, la singularité de certains propos, la gêne apparente, les contradictions même, toutes choses qui ne nous ont pas échappé et que nous avons d'ailleurs très soigneusement notées, auraient certes pu nous inciter à rendre, dès le premier jour, un jugement défavorable. Nous savons que ces indices suffirent à certains, qui quittèrent Orrouy avec la certitude qu'ils y avaient été bernés. Ils ne nous suffirent pas.



L' « ORME DE JEANNE D'ARC »
La « dame » apparaît entre la première et la deuxième branche de droite.

Qui, des autres ou de nous, eut raison ? Nous n'en savons absolument rien encore ; mais nous croyons, en tout cas, qu'on n'a jamais tort de s'abstenir de juger hâtivement.

La petite Suzanne, on s'en souvient, affirme qu'elle aperçoit « la dame » tous les vendredis. C'est donc un vendredi, le 23 avril pour préciser,

que je me rendis à Orrouy, car je tenais à voir la fillette au pied de l'orme, à l'instant même où se produirait sa vision.

De la gare de Crépy-en-Valois, je me fis conduire en voiture à Orrouy. C'est une heure de délicieuse promenade. A droite et à gauche de la route, les collines s'étagent, couvertes de bois déjà verdoyants, et toute la campagne est émaillée de fleurs.

Arrivé sur le plateau d'Orrouy, avant de sonner à la porte du presbytère, où je tiens à faire ma première halte, je contemple un instant le magnifique panorama qui de cet endroit s'offre à la vue.

L'église et le presbytère s'élèvent côte à côte sur le bord du versant Est de la colline, où le joli nid de verdure qui s'appelle Orrouy est posé. Les jardinets fleuris, le petit parc de M. le curé, celui, plus grand, du châtelain, descendent en pente douce, jusqu'au long et étroit serpent blanc capricieusement allongé dans la campagne qu'est la route. De l'autre côté du serpent, les champs, grands et petits rectangles rouges ou verts, alternent, appuyés, au fond, à la muraille vert tendre des bois qui, partout, en face, à droite, à gauche, moutonnent et remplissent l'horizon. Car les petits bois d'Orrouy et des environs, escaladant les collines, semblent aller rejoindre, là-bas, à quelques kilomètres, la masse sombre de la forêt de Compiègne.

Mais je ne suis pas venu pour admirer la nature. Les trois quarts d'une heure qui sonnent au clocher tout proche me rappellent à la réalité. Si je veux, avant de me rendre chez Mme Osselin, saluer l'abbé Sinot et m'entretenir avec lui, puis rendre visite à M. le comte Doria, maire d'Orrouy, qui était absent lors de mon premier voyage, je n'ai pas une minute à perdre, puisque je tiens à être, dès trois heures, auprès de Suzanne.

Chez M. le curé

La grosse cloche au son grave du presbytère et l'aboiement aigu du chien de M. le curé, qui rôde derrière la porte, annoncent ma présence. Une servante vient m'ouvrir et m'introduit dans le salon, vaste pièce qu'éclairent deux grandes fenêtres ouvertes sur le petit parc, et qu'ornent des images pieuses, des portraits de famille et deux belles reproductions des *Glaneuses* et de l'*Angelus* de Millet.

Quelques secondes d'attente, et voici M. le curé, souriant et la main tendue :

« — Je vois que vous êtes tenace !... me dit-il en m'avançant un fauteuil. Enfin, en cette saison, une promenade dans la campagne fait du bien. Mais vous auriez pu choisir mieux votre temps... Je crois qu'il va pleuvoir.

« — C'est aujourd'hui vendredi, Monsieur le curé.

« — Je le sais bien ; mais quel rapport...

« — N'est-ce pas le vendredi que la petite Suzanne...

« — Ah ! c'est vrai, je l'avais oublié ! » fait l'abbé Sinot qui, joignant les mains et se renversant dans son fauteuil, rit de bon cœur.

Nous causons. Le digne prêtre ne peut vraiment pas croire à la possibilité de l'apparition. Il s'étonne même que je poursuive une enquête à ce sujet et va presque jusqu'à blâmer mon obstination.

« — Personne, ici, ne s'occupe plus de cet enfantillage, me dit-il, et si vous vouliez m'en croire vous imiteriez mes paroissiens. A quoi bon attirer l'attention sur notre petit pays à propos d'une histoire ridicule et dont tout le monde rit ? Vous figurez-vous que si les visions de Suzanne étaient, je ne dis pas réelles, car l'Eglise seule a qualité pour se prononcer à cet égard, mais simplement vraisemblables, vous figurez-vous que je ne serais pas le premier à interroger l'enfant, à me rendre auprès de l'orme, à m'intéresser au cas, enfin ? »

Je fais observer à M. le Curé que le clergé fut presque toujours le dernier à ajouter foi aux récits d'apparitions que, par la suite, l'Eglise devait proclamer réelles, et que, de leur côté, les habitants du pays où elles se produisaient étaient bien rarement convaincus les premiers.

« — Voyez, par exemple, ce qui passa à Lourdes. Personne, au début, ne voulut croire la petite Bernadette. Le curé, l'évêque, les bonnes sœurs, les parents de l'enfant eux-mêmes ne disaient-ils pas : « C'est une illusion », ou : « C'est un mensonge » ? Le maire, le procureur impérial, le juge d'instruction, le commissaire de police ne menacèrent-ils pas Bernadette Soubirous de la mettre

en prison si elle persistait à affirmer qu'une « belle dame » lui apparaissait dans la grotte Massabielles ? N'alla-t-on pas jusqu'à accuser les Soubirous — comme on accuse M. et Mme Osselin — de faire jouer à leur fillette une indigne comédie avec l'espoir d'en tirer profit ?

« — Sans doute, sans doute..., réplique l'excellent prêtre. Le clergé, en pareille circonstance, se tient toujours sur une extrême réserve. Aussi vous accorderais je sans doute que mon scepticisme n'est peut-être pas plus justifié que celui que manifesta le clergé de Lourdes au début des visions de Bernadette, si le cas de Suzanne n'était pas tout à fait différent de celui de Bernadette.... Non pas que Suzanne soit une mauvaise petite fille. C'est, au contraire, une très gentille enfant. Toutefois, il ne m'est pas possible de croire qu'elle soit favorisée du ciel au point que Jeanne d'Arc lui apparaisse et lui parle. J'ai pour cela des raisons excellentes et que je vous demande la permission de garder pour moi....

« Mais dites bien je vous prie, poursuit l'abbé Sinot, que si je ne vais pas chez M. et Mme Osselin, c'est, non comme le prétend cette dernière, parce que son mari est un bon républicain. Il y a, dans le pays, des républicains aussi avancés que peut l'être M. Osselin, et j'entretiens avec eux d'excellentes relations. Si je m'abstiens, depuis quelque temps, de me rendre chez Mme Osselin, c'est uniquement pour qu'on ne puisse pas croire que j'ajoute foi au récit de Suzanne. »

M. le Curé refusant de m'en dire plus long, je pris congé de lui, non sans l'avoir remercié de son charmant accueil.

M. le comte Doria, Maire d'Orrouy, partage le scepticisme général

J'eus, cette fois, la chance de rencontrer en son château M. le comte Doria, qui est bien le plus accueillant et le plus aimable des maires. Il me reçut immédiatement, et d'une façon charmante :

— Je suis patriote et catholique, me dit-il. Il me serait donc doux de pouvoir espérer que l'héroïne que l'Eglise vient de béatifier apparaît réellement à une enfant du pays. Malheureusement, je ne peux nourrir aucun espoir à ce sujet.

« — Avez-vous interrogé l'enfant ?

« — Non, et j'entends rester absolument étranger à cette affaire. Je crois que vous-même feriez bien de cesser de vous en occuper.... Vous perdez votre temps. »

J'aperçois sur une table un paquet de journaux de la région. Je demande à M. le Maire ce que dit la presse locale :

« — Elle tourne, ou plutôt, car l'affaire est maintenant enterrée, elle a tourné en ridicule les prétendues apparitions d'Orrouy.

« Seulement, comme il faut que la politique s'insinue partout, les journaux radicaux ont accusé notre curé d'avoir « monté ce bateau ». Vous avez vu M. l'abbé Sinot ; il est par conséquent inutile que je vous dise que cette accusation est toute gratuite. Les journaux en question l'ont d'ailleurs, par la suite, reconnu et proclamé ».

Chez M. et Mme Osselin.

Une déception m'attendait chez M. et Mme Osselin.

Quand je frappai à la porte de la cour donnant sur la route, nul, d'abord, ne répondit à mon appel et je craignis fort de m'être dérangé inutilement. J'insistai cependant et frappai plus fort. La porte, enfin, s'ouvrit et M. Osselin, qui ne sembla pas me reconnaître, me dit d'un air navré :

« — Vous venez pour la petiote ?... Vous n'avez pas de chance. Elle n'est plus à Orrouy.

« — Et où est-elle ? fis-je, désappointé.

« — Nous l'avons envoyée au loin, comme les médecins l'ont conseillé. Mais si vous voulez voir ma femme, entrez un instant.... »

Mme Osselin sort justement de la cuisine :

« — Voilà un monsieur qui vient pour voir Suzanne, lui crie M. Osselin. C'est bien malheureux qu'elle n'y soit pas... »

Mme Osselin, qui, elle, m'a tout de suite reconnu, vient au devant de moi.

« — Oui... dit-elle ; toutes les visites que nous recevons ont beaucoup fatigué la petite. Nous l'avons conduite chez des amis... »

« — Si nous allions tout de même voir l'arbre ? proposai-je. Je voudrais en prendre un cliché. »

La proposition fut acceptée.

Tout en gravissant le raidillon qui conduit à l'orme :

« — Suzanne a-t-elle eu des visions depuis ma première visite ? demandai-je.

« — Non, répondit Mme Osselin. La petite est partie deux ou trois jours après votre venue. »

Quelques instants plus tard, et après avoir parlé de choses et d'autres, du soleil, de la pluie, des poiriers de M. Osselin qui, depuis la maison jusqu'à l'arbre des apparitions, forment, de chaque côté du sentier, une double haie de fleurs blanches :

« — Suzanne a-t-elle reçu beaucoup de visites ces jours passés? questionnai-je.

« — Je crois bien, répliqua Mme Osselin. Hier encore... Non, je veux dire il y a une dizaine de jours, un monsieur de Paris est venu en automobile. Il a même voulu donner de l'argent à Suzanne. Mais nous avons refusé. »

J'étais fixé. Suzanne était là, cachée dans l'une des pièces de la maison, comme je l'avais du reste soupçonné dès mon arrivée.

Nous revenions vers la maison. Dans la cour, comme je me disposais à prendre congé :

— Vous trinquerez bien avec nous, me dit Mme Osselin, qui ajouta en riant :

— Et avec Suzanne, car elle est là, la petite. M. Osselin vous avait dit qu'elle était partie. Je ne pouvais pas le démentir...Mais elle est là-haut, dans sa chambre, et vous allez la voir. Nous la cachons dès qu'on frappe à la porte, de crainte qu'on la fatigue et surtout qu'on la brusque. Certains visiteurs, en effet, lui parlent brutalement, exigeant qu'elle leur dise ceci, qu'elle leur explique cela. La pauvre enfant en est toute bouleversée et il lui arrive fréquemment de pleurer. Alors, nous avons décidé de ne la laisser approcher que le plus rarement possible. Mais comme vous lui parlez avec douceur, je peux bien la faire descendre; n'est-ce pas monsieur Osselin?... »

Ainsi mis en demeure, le bon grand-père ne peut que capituler. Il le fait d'ailleurs de la meilleure grâce du monde.

« — Pardi oui, va donc la chercher, la petiote. »

Puis, s'adressant à moi, il s'excuse :

« — Maintenant, je vous reconnais bien. Mais tantôt, je vous avais pris pour une nouvelle visite. On voit tant de monde depuis quelque temps !... »

Nous entrons dans la cuisine, où Suzanne nous rejoint bientôt.

La fillette vient à moi sans hésitation et, ses yeux bleus bien franchement plantés dans les miens, me dit bonjour en souriant. Déjà elle se familiarise et me parle librement. La Suzanne d'aujourd'hui n'est plus la Suzanne timide et un peu gauche que j'avais vue quinze jours auparavant. Je lui pose quelques questions :

« — As-tu vu « la dame » depuis l'autre jour ?

« — Non. Maman ne veut pas me laisser aller à l'arbre le vendredi.

« — Et ça ne t'ennuie pas ?

« — Oh ! si, un peu... Mais puisque maman ne veut pas que j'y aille, je n'y vais pas, vous comprenez...

« — Je croyais que tu m'avais dit que le vendredi tu étais attirée vers l'orme par une force irrésistible ?

« — Oh ! oui, je suis attirée par une grande force. Mais c'est seulement quand je suis dans le jardin. Voilà comment « ça me fait » : il y a d'abord un grand éclair dans l'arbre, et puis je vois « la dame » tout de suite après. Elle m'appelle : « Suzanne !... Suzanne !... », et je suis obligée d'y aller, « ça m'attire » vers l'orme.

« — Veux-tu y venir avec moi, près de l'orme ?... »

Suzanne regarde sa grand'mère :

« — Elle est trop fatiguée, me dit Mme Osselin. Elle ira un autre jour...

« — Ah ! vous voyez bien que maman ne veut pas me laisser aller à l'orme le vendredi ! s'écrie Suzanne, me prenant à témoin.

« — Les médecins ont ordonné le repos et défendu les émotions. Nous verrons plus tard..., répond Mme Osselin. »

La petite Suzanne paraît, en effet, un peu fatiguée. Elle a les traits tirés et les yeux cernés. Elle a certainement besoin de repos.

« — Tu l'aimes donc bien, « la dame » ? lui dis-je.

« — Oh ! oui, je l'aime bien...

« — Et tu voudrais la revoir ?

« — Bien sûr... et j'irai demain à l'arbre pour le décorer.

« — Pour le décorer ?

« — Mais oui. N'est-ce pas, maman ?

« — Oui, oui, tu iras », répond Mme Osselin en tapotant les joues de la petite.

Je demande à Suzanne en quoi consistera la décoration projetée :

« — Je porterai à la dame de belles fleurs blanches. J'en ai plein un panier !...

« — Elle est allée couper hier des branches de cerisiers en fleurs », m'explique Mme Osselin. Puis :

« — Allons, viens les montrer au monsieur ! dit-elle à Suzanne.

« — Ah ! mais non..., réplique l'enfant.

« — Tu ne veux pas me montrer tes fleurs ?

« — Non.

« — Veux-tu bien m'obéir, gronde Mme Osselin. Allons, dépêche-toi de venir. »

Et Mme Osselin se lève, prend Suzanne par la main et tente de l'entraîner. Mais l'enfant résiste :

« — Non, non, non et non !... crie-t-elle, devenue boudeuse, et avec une fureur comique.

« — Tu n'es pas gentille, lui dis-je. Pourquoi refuses-tu de me faire voir tes fleurs ?

« — Parce qu'elles sont vilaines, là !

« — Comment, elles sont vilaines ! Ce n'est pas possible !

« — Mais si, je le sais bien : elles sont sûrement fanées !... »

J'assure à Suzanne que j'aime beaucoup plus les fleurs fanées que les autres et cela la décide à me conduire dans le cellier, où elle me montre, entassées dans un petit panier d'osier, de minuscules couronnes de fleurs blanches :

« — Demain, me dit-elle, je les porterai là-haut, et je les accrocherai aux branches. »

Je complimente Suzanne sur ses talents de fleuriste et sur la fraîcheur de ses fleurs, qui ne sont nullement fanées. Très sensible à ces éloges, et tout de suite mise en confiance, elle me propose :

« — Maintenant, voulez-vous voir Jacques ?

« — Jacques ? »

Suzanne, que ma surprise amuse, part d'un grand éclat de rire et bat des mains de joie :

« — Il est dans ce tonneau !... »

Elle soulève le couvercle, plonge son buste dans le tonneau désigné, se relève, puis :

« — Le voilà !... », s'écrie-t-elle en me présentant un furet au poil fauve qu'elle pose à terre et qu'elle effraie, en criant de toutes ses forces, afin de le faire s'enfuir.

Suzanne se met alors à la poursuite du petit animal, et c'est, dans la cour, une chasse échevelée et bruyante. Le furet, habitué à ce genre de sport, réussit à gagner la cuisine et à se réfugier sous le buffet, d'où il ne tarde pas, d'ailleurs, à être délogé par Suzanne qui, pour le récompenser de sa docilité, le caresse, l'embrasse, lui apprend à marcher debout sur ses pattes de derrière, le secoue, le tourne et le retourne en tous sens en lui faisant de grands discours.

Mais la course au furet nous a fait oublier « la dame » et je me dispose à poser, avant de m'en aller, deux ou trois questions nouvelles à la fillette, quand celle-ci me dit d'elle-même :

« — Vous savez que j'ai oublié, l'autre jour, de vous dire quelque chose. Tu sais, maman, les lettres et la hachette...

« — Ah ? oui, c'est vrai ! répond Mme Osselin. Et bien, dis...

« — Voilà, reprend Suzanne, tout en continuant à taquiner son ami Jacques, sur l'épée de « la dame », je vois des lettres et des fleurs...

« — Quelles lettres ?

« — Je ne sais pas. C'est loin, je ne distingue pas.

« — Combien y en a-t-il ?

« — Elle dit deux, trois ou quatre, interrompt Mme Osselin. Elle ne voit pas très bien, à cause de la distance.

« — Et les fleurs, les reconnais-tu ?

« — Non...

« — Ce sont peut-être des fleurs de lys, dit la grand'mère.

« — Est-ce que ce sont de vraies fleurs, comme celles que tu as cueillies pour « la dame » ?

— Ah ! non ; elles sont dans le fer. C'est dessiné en creux.

« — Et les lettres aussi ?

« — Oui, et tout ça se trouve à la poignée de l'épée.

« — Tu as parlé d'une hachette. La « dame » la tient-elle dans sa main ?

« — Non, la hachette est accrochée à la ceinture de « la dame », et sur la hachette je vois un rond grand comme un gros sou et je crois voir dans le rond une figure.

« — Comment est-elle cette figure ?

« — Je ne sais pas. Je ne la vois pas ; il me semble qu'il y a une figure dans le rond, mais je n'en suis pas sûre C'est peut-être un autre dessin.

« — Et le rond, où le vois-tu : sur le manche ?

« — Non, il est dessiné sur le morceau de fer large qui coupe. »

Je demande à Suzanne ce que disent ses petites camarades.

« — Elles m'appellent tout le temps : Jeanne d'Arc. Ça m'agace, alors je ne sors presque plus.

« — Es-tu contente quand les messieurs et les dames de Paris viennent te voir ?

« — Ça dépend. Il y en a qui m'ennuient. Et puis, vous savez, ils veulent tous couper ma robe. Mais moi, je ne veux pas, ni maman non plus.

« — Les étrangers sont enragés, en effet, dit Mme Osselin. Si nous les laissions faire, Suzanne n'aurait bientôt plus aucun vêtement. Chacun voudrait emporter des morceaux de ses robes.

« — Eh bien, et notre orme donc !... interrompt M Osselin. Ils lui enlèveraient bien toutes ses feuilles, à ce pauvre arbre. Les premiers jours, je laissais faire ; mais maintenant, je n'entends plus de cette oreille. On peut regarder l'arbre, mais il est défendu d'y toucher. Aucun visiteur n'en prend une feuille en ma présence. Seulement, dès que j'ai le dos tourné, dès que je suis sorti ou que nous sommes à table, on s'introduit dans le pré, en escaladant la haie, et on casse les branches de l'arbre pour en arracher les feuilles. Mais, de temps en temps, je vais faire une petite ronde et mets en fuite les maraudeurs, car je ne veux pas que ces messieurs et dames de Paris nous détruisent notre orme. »

Mme Osselin, au moment où je la quitte, veut bien m'assurer que Suzanne sera toujours visible pour moi, et que je pourrai revenir aussi souvent que je le voudrai :

« — Vous me feriez plaisir, ajoute t-elle, en déconseillant aux curieux de venir. Dites-leur qu'ils ne verront pas Suzanne ; ça les découragera. Et si vous pouviez même les empêcher de nous écrire...

« — Vous recevez donc beaucoup de lettres ?

« — Jamais je n'en ai reçu autant. Et il en vient de tous les pays demandant des détails sur Suzanne et sur ses apparitions. Si cela continue, je ne répondrai plus à aucune. C'est trop de travail et detracas... »

M. le Curé et M. le Maire reçoivent, eux aussi, m'ont ils dit, des monceaux de lettres venant de tous les coins de la France, et même de l'étranger. Ils en sont submergés et n'arrivent pas à répondre à toutes. La petite Suzanne devient décidément très populaire....

Aussi, profitant de la gracieuse invitation de Mme Osselin, irai-je prochainement la revoir. Notre directeur, M. Gaston Mery, se propose du reste d'aller lui-même à Orrouy dès que le mal passager qui le tient encore alité, et qui nous prive aujourd'hui du plaisir de lire sa chronique, lui permettra d'entreprendre ce court et charmant voyage.

GEORGES MEUNIER.

Le dernier numéro de l'ECHO DU MERVEILLEUX, qui contenait la première partie de notre enquête sur la « Voyante de Jeanne d'Arc », a été rapidement épuisé.

Nous informons les personnes qui n'ont pu se le procurer, qu'un tirage supplémentaire de ce numéro vient d'être fait.

Il est en vente à l'administration de l'ECHO, 19, rue Monsieur-le-Prince, au prix habituel.

UNE APPARITION DE JEANNE D'ARC

EN 1628

Nous retrouvons, dans le numéro du 15 juin 1901 de l'Echo, un article relatant une apparition de Jeanne d'Arc qui se serait produite à Londres, en 1628. Au moment où la petite Suzanne Berlin affirme avoir des visions de la Bonne Lorraine, il nous paraît intéressant de reproduire cette relation :

En l'année 1628, le siège de la Rochelle battait son plein, avec des alternatives de succès et de revers pour les assiégeants et les assiégés. Le roi d'Angleterre, Charles Ier, semblait mettre son point d'honneur à délivrer le dernier rempart du protestantisme, dont le roi de France poursuivait la reddition avec une égale ténacité.

Quelques semaines avant la capitulation de la Rochelle (29 septembre 1628) parut un opuscule dont voici le titre exact :

APPARITION

DE JEANNE D'ARQUE, SURNOMMÉE LA PUCELLE D'ORLÉANS, AU ROY D'ANGLETERRE, DANS SON PALAIS DE LA VILLE DE LONDRES, EN LA PRÉSENCE DE PLUSIEURS DE LA COUR.

Avec la remontrance qu'elle lui a fait sur le secours qu'il a voulu donner aux Rochelois
suivant les nouvelles qui en sont venues de Calais.
Suivant la copie imprimée à Paris
Par Jean Certain, rue Saint-Jacques, près Saint-Benoist. — 1628
Avec permission
Suivant la copie imprimée à Calais.

Nous avons eu l'heureuse fortune de découvrir ce vieil opuscule, qui n'est signalé dans aucune des bibliographies de Jeanne d'Arc ; pas même dans celles, si complètes, de M. Pierre Lanéry d'Arc.

Il n'a été réimprimé qu'une seule fois depuis son origine (à Evreux, chez Ch. Hérissey, en 1877) et tiré à soixante exemplaires seulement.

Remarquons, en passant, que la publication d'un pareil document semble quelque peu infirmer l'opinion de nombre d'historiens prétendant qu'au XVIIe siècle le souvenir de Jeanne d'Arc était complètement éclipsé dans la mémoire du peuple.

L'ouvrage ne donne aucun détail sur l'heure et les circonstances particulières où l'apparition de Jeanne s'est produite. Il débute avec la « remontrance » que la Pucelle adresse au roi d'Angleterre, Charles Ier :

A toy, Charles Roi de la grande Bretaigne et d'Ecosse, je suis venu d'en haut pour t'advertir que bien tost tu aye à faire retirer ton armée navalle, qui s'est acheminée de rechef pour vouloir donner secours aux Rochellois : Lesquels, comme tu scais, ont joué autres fois un mauvais tour à tes prédécesseurs. Tu ne dois t'émerveiller quel est l'estre de ma personne, il faut que tu croye que je suis Jeanne d'Arque, native de Vaucouleurs (*sic*), surnommée la Pucelle d'Orléans, qui par une dispensation divine ay quitté le séjour heureux pour donner un advis salutaire et profitable à toy et à ton Royaume, qui est comme en branle de recevoir un semblable Chastiment qu'eurent tes devanciers, ainsi qu'il se lit en l'une de nos anciennes Annales, que Clotaire, père de Dagobert, roy de France, pour une rébellion que luy firent les Anglois, s'achemina dans le Royaume d'Angleterre, où il fit mettre à mort tous les hommes qui estoient plus haut que son espée... »

Jeanne rappelle ensuite qu'elle fut suscitée par Dieu pour chasser les Anglais du royaume de France. Mentionnant ses victoires et son supplice, elle poursuit :

Mais sans que je m'amuse davantage à parler du temps jadis .., songe en toy mesme que tes puissances et forces ne sont égalles à celles de mon Roy,.. Et parachevant l'advis que je te donne pour la conservation de ton Royaume, quoy que je devrais avoir un juste ressentiment du mal que tes Ancestres firent souffrir à mon corps quand il fut braslé : Nonobstant que je leur pardonne de bonne affection, recherchant la paix avec sa Majesté très Chrestienne, et si tu ne le fais en bref, je t'asseure que tu te verras porter le tiltre et qualité de *Charles sans Terre*, ainsi qu'un de tes prédécesseurs en portoit la qualité.

Cestoit Jean sans Terre.

Voici, enfin, les lignes principales de l'épilogue :

Ayant dit ce que dessus, elle disparut, laissant un si grand étonnement et espouvante au Roy, et à ceux qui l'assistoient, qu'incontinent saisi de fièvre, fut porté coucher dans son lict. Cette apparution arriva le 18e jour de juillet dernier (1628).

Si le texte portait « Charles sans Tête » au lieu de « Charles sans Terre » le passage cité plus haut serait saisissant ; car on sait que Charles Ier fut décapité à Witte-Hall, en 1648.

Nous avons cru intéressant de rappeler fragmentairement le curieux document qu'on vient de lire. Rien de ce qui touche de près ou de loin la grande Libératrice ne peut être indifférent à un Français.

MARCEL RHASUNA.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

.˙. *Le Merveilleux au Salon des Artistes Français.*

Il faut louer l'effort persévérant que fait la Société des Artistes Français pour embellir son Salon. Nous l'avions dé à constaté l'an dernier.

Cette année-ci, la décoration des salles est tout à fait élégante : tendues de vert ou de grenat, décorées d'une frise de lauriers d'or qui a l'air, à vrai dire, un peu funéraire, on a tâché, dans chacune, d'harmoniser les tableaux avec la tenture. Et sous le rapport tapis et portières, le Salon est tout à fait irréprochable. Ce n'est guère qu'au point de vue peinture qu'il laisse un peu à désirer.

Certes, vous prendrez plaisir à regarder le paysage préhistorique de Cormon et sa légion romaine se reformant après la bataille, dans une plaine jonchée de cadavres, sous un ciel tragique ; — « l'Escholier », de Jean-Paul Laurens ; — les premières communiantes, si candides, si joliment éclairées, délicat chef-d'œuvre de Joseph Bail ; les étudiants tumultueux et les professeurs en robes multicolores étagés sur le grand escalier de la Sorbonne, par André Devambez ; les pensives figures de Maxence ; la rue antique de Rochegrosse, avec son gai tapage de couleurs ; la petite baigneuse de Chabas, qui tient une algue et dont la nudité gracile est inondée de lumière et moirée de reflets ; les peintures décoratives pour Fresnes, de M. Enders... (Fresnes ne se refuse rien ; c'est un endroit où nos gouvernants ont tant d'amis !)

Vous vous arrêterez devant les solides portraits de Bonnat, le duc Loubat et le général Florentin, tous deux en uniforme,œuvres de robuste carrure ; devant les consciencieux portraits de Ferrier, devant les élégants portraits de Flameng, de Ferdinand Humbert (Marthe Régnier, charmante), d'Ernest Laurens, de Patricot, — la comtesse A. de la Forest-Divonne, — dans la gamme de blanc où il excelle, et la danseuse Lolita qui, ses petits poings sur ses hanches, s'apprête à exécuter la danse du ventre ; d'André Brouillet (qui a peint un Briand frais, candide, bon jeune homme, sans pouvoir éteindre tout à fait l'inquiétante flamme des yeux bleus défiants et durs) ; de Marcel Baschet, de Mlle Rondenay, qui avait peint l'an dernier son maître Humbert au milieu de ses élèves (c'était plus gai !) et qui le peint aujourd'hui à son chevalet, sans nul souci des élégances qu'il prodigue dans ses toiles, l'œil sévèrement attentif tourné vers le modèle invisible. Et n'oubliez pas la sobre et loyale effigie qu'a donnée de lui-même Pharaon de Winter.

Il y a bien d'autres bonnes choses encore, en dehors des cimaises et même sur les cimaises. Vous remarquerez sûrement la belle impression rustique de Debat-Ponsan « l'Heure calme » ; l'arrestation du duc d'Enghien, de Lalauze, les rutilants Gagliardini, la sœur Rosalie acclamée par le peuple après l'épidémie de choléra de 1832, de Richemont ; les bourgeois flamands en révolte, de Roybet ; l'énorme bataille de Tourcoing, de Boutigny ; la nuit espagnole et les moutons de Gourdault ; la barricade et le Baudin mourant, de Chocarne-Moreau, habitué à peindre des scènes plus joyeuses ; les deux toiles où s'affirme, robuste encore, la vieillesse d'Harpignies, le Didier-Pouget, dont vous voyez d'ici le premier plan de bruyères roses ; les intérieurs d'église de Sabatté. Vous saluerez comme de vieilles connaissances pittoresques les Vénitiens masqués, de Saint-Germier, les bonnes vaches de Barillot, auxquelles on a envie de taper sur la croupe... Mais nous énumérons, nous énumérons, et rien de merveilleux ne nous est encore apparu.

***

Eh bien, il est assez maigrement représenté, le Merveilleux. Les peintres, qui sont pleins d'adresse et qui connaissent toutes les ficelles de leur métier, ont l'imagination pauvre, le cœur sec ; l'idéal ne les attire pas. Ils préfèrent peindre des hauts fourneaux, comme Adler, des locomotives comme Barnoin, ou des têtes brutales comme Jonas, qu'une figure de foi ou de légende dans laquelle il faudrait mettre un peu de pensée, autour de laquelle il faudrait mettre un peu de mystère

Rattachons un peu arbitrairement au merveilleux chrétien, pour relever cette maigre section, la « Procession en Bretagne », si vigoureusement peinte par Désiré-Lucas. Vous verrez encore une « Adoration des Bergers », de Clair, invraisemblable comme décor, mais intéressante comme paysage ; un « Jésus servi par les anges », de Dupas ; un Christ enseignant sur les bords du lac de Tibériade, dans une belle lumière où les robes de ses disciples font des taches éclatantes et projettent des ombres bleues, par Maurice Chabas ; un « Christ à la colonne », de Garratt, sans nouveauté, sauf le détail de la femme agenouillée qui baise la main ligottée du Christ avec une tendresse trop familière ; une « Crucifixion », de Gœtze ; le « Rescapé à l'Offrande », de Tattegrain, vigoureuse et émouvante composition. On aimera la droite simplesse qu'exprime la face rude du marin « rescapé », l'expression ravie de la vieille mère, derrière lui, la joie plus recueillie de l'épouse.

Une « Vision de Jeanne d'Arc » de Courseules Dumont, où il suppose que ce sont les figures d'un vitrail d'église qui bougent et s'animent, dans le soir tombé, devant l'enfant agenouillée. Un triptyque de Mlle Sourel, « Dante et Béatrice », les trois rencontres du poète avec son idéale bien aimée, dont la troisième, comme on sait, a lieu au Purgatoire, d'où Dante voit Béatrice s'envoler parmi les fleurs que lui jettent les anges.

Curieuse toile de Thivet : « Au sabbat ; le breuvage initiateur ». Au milieu des sorcières rangées en rond, dont la flamme de l'infernal brasier rougit les corps difformes, la jeune candidate sorcière, nue, vivement éclairée, hésite, la main sur la bouche, à prendre le breuvage magique qu'on lui tend.

Il n'y a que des femmes et Lucifer lui-même, sur son trône, est représenté par une vieille mégère à lunettes. Y eut-il des sabbats strictement féministes ? Il ne semble pas. Le mélange des sexes paraît nécessaire aux abominables débauches qui faisaient le grand attrait de ces réunions sataniques. Peut-être s'agit-il d'une cérémonie préliminaire, du départ pour le sabbat, analogue aux préparatifs des sorcières. « Quand ils voulaient aller à la dicte vaulderie, d'un oignement que le diable leur avait baillé, ils oindoient une vergue de bois bien petite, et leurs palmes et leurs mains... » Le « breuvage initiateur » des sorcières correspond, peut-être, à « l'oignement » des sorciers.

M. Aubert nous montre la cueillette du gui sacré. Le groupe du druide et des trois jeunes filles qui tendent leurs voiles pour recevoir la précieuse plante est un peu fromageux, et les deux personnages de

droite ont de bonnes attitudes de figurants d'opéra-comique.

Puis des mythologies, beaucoup : le Jardin des Hespérides, de Gervais, le « Sommeil des sirènes », de Girardot, dans leur grotte humide; il y a même un bébé sirène, chose amusante, car on ne nous montre guère les sirènes qu'à l'âge adulte; des ondines de Calbet; un faune que M. Cases fait jouer de la flûte pour le plaisir de jeunes personnes assez mal construites, dans un soir décoratif; le « Bon art de Diane », de Mlle Dujardin-Beaumetz (une des nymphes joue de la contre-basse); des sirènes encore de Lalyre, de Tauzin; des nymphes de Floutier et de Ponchon; une Galathée, de Mercié, un « Réveil de Psyché, de Many Benner; une Salammbo évoquant Tanit : « ô Tanit, blanche déité.. », etc., etc.

Et deux compositions d'un merveilleux beaucoup plus moderne : les « Tireuses de cartes », de Chantron, et « les Tarots », de Martin Kaval. Souhaitons que, pour les Artistes Français, beaucoup de trèfles, signe de lucrative réussite, soient sortis !

George Malet.

Le phénomène céleste de Belgrade.

Trois soleils se lèvent sur la ville.

Il y a quelques jours, les habitants de Belgrade s'aperçurent, en se levant, que trois soleils éclairaient leur ville.

Un tel phénomène, pour très rare qu'il soit, n'est cependant pas unique, et on a pu déjà observer qu'il se produit généralement à la veille ou au lendemain d'évènements considérables, ainsi d'ailleurs que presque tous les prodiges célestes.

En voulez-vous quelques exemples :

En l'an de Rome 636, au commencement de la guerre de Jugurtha, et, plus tard, en l'an 680, au début de la guerre contre les Grecs et les Carthaginois, on vit se lever sur Rome trois soleils. Il en fut de même, en 710, quand Octave fit son entrée triomphale.

En 1157 de notre ère, on vit également se lever trois soleils à Rome et, la même année, éclata une discorde entre les cardinaux pour l'élection du Pape, et entre les princes électeurs, pour celle du roi des Romains. En 1514, le même phénomène fut constaté dans le duché de Wurtemberg, et, par deux fois, au mois de janvier et de mars ; ce fut cette année-là que les Polonais battirent les Russes, près du Borysthène, et les Persans défirent les Turcs, dans l'Arménie Majeure.

Un cas à peu près semblable fut plus récemment observé et enregistré par l'*Echo du Merveilleux* dans son numéro du 15 mars 1899. A cette date, notre distingué collaborateur, M. le baron de Novaye, nous écrivait :

« Un de mes amis, la veille de l'enterrement de Félix Faure, au moment du coucher du soleil, fit la remarque que l'astre était d'un rouge sanglant — pas ce rouge sombre, couleur de feu qu'on remarque souvent, mais un rouge mat, couleur exactement de sang, et le globe entouré d'un brouillard grisâtre. Cette couleur anormale le frappa, et il se souvint avoir remarqué pareil phénomème lors de l'enterrement de Carnot.

« Rentré chez lui, il chercha sur son agenda, et y trouva, parfaitement mentionnée, la couleur sang vermeil d'un soleil entouré d'une nuée grisâtre la veille des obsèques du président Carnot. Cette couleur du sang indiquerait la mort violente. C'était vrai pour Carnot ; le serait-ce pour Félix Faure ? »

Chacun sait qu'une comète avait paru peu de temps avant que Xerxès, avec sa multitude d'hommes, vint fondre sur l'Europe ; qu'il en fut de même à la mort de César (voir Virgile) et même à la mort des douze César (voir Suétone), que des comètes annoncèrent la ruine de Carthage, la ruine de Jérusalem, la mort de Charles-Quint, le désastre de la campagne de Russie...

On sait aussi que des phénomènes célestes se produisirent avant et pendant les tragiques événements de 1870-71.

Il y a d'abord l'aurore boréale des 24 et 25 octobre 1870. Elle fut tellement ardente qu'elle s'étendit comme une atmosphère de feu autour de la France, gagnant l'Espagne et l'Italie et atteignant jusqu'à Constantinople. Elle coïncida, comme on sait, avec la reddition de Metz.

Quelques semaines plus tard, le 8 décembre, une croix lumineuse apparut dans le ciel et fut particulièrement observée dans les environs de Coutances et de Bayeux.

Le 31 août 1871, un autre météore parut en plein jour, au-dessus de la vallée de l'Orne et de la région avoisinante.

Plus près de nous encore, un phénomène du même genre se manifesta — précisément à Belgrade — la veille de la mort du malheureux Alexandre de Serbie. Les journaux serbes, le *Beogradske Novine*, notamment, ont raconté — et l'*Echo du Merveilleux* le raconta après eux — que, dans la nuit qui précéda l'assassinat d'Alexandre, une lueur rouge et intense traversa les ténèbres et qu'au milieu de cette lueur on vit apparaître une main de feu tendue comme pour bénir.

On peut se demander, surtout étant donnés les événements qui se déroulent dans les Balkans et particulièrement en Serbie, si l'étrange phénomène dernièrement constaté à Belgrade ne présagerait pas, lui aussi, quelque sinistre événement.

UN MÉDIUM DESSINATEUR

Mme Wilhelmine Assmann

Un célèbre médium-pastelliste, Mme Wilhelmine Assmann vient d'exposer, à la Galerie Royale de Liége, quelques-unes de ses plus belles œuvres.

Rien n'est plus curieux que la vue des cinquante planches dont se compose cette exposition. Ce sont des dessins géométriques, des fleurs, des ornements divers qui semblent échappés de quelque fantaisie orientale.

L'originalité de ces œuvres est très prononcée, leur coloris d'une très grande richesse. On se croirait transporté au fond de l'Inde, chez ces ouvriers hindous qui tissaient avec tant d'art les cachemires dont se paraient nos grand'mères.

Fille d'un mineur allemand, Mme Assmann ne connaît rien du dessin ni de la peinture. Dès l'âge de huit ans, elle possédait, affirme-t-elle, le don de clairvoyance. Mais c'est seulement depuis six ans qu'elle est douée des facultés médiumniques grâce auxquelles elle a exécuté les dessins qu'elle vient d'exposer.

Ces facultés sont des plus singulières. Mme Assmann entre en médiumnité aussitôt qu'elle n'est pas distraite par un travail nécessitant toute son attention. Elle assure qu'elle travaille d'une manière inconsciente et que sa main, machine obéissante, ne fait que suivre une impulsion étrangère.

Interviewé par un de nos confrères, le médium lui fit les déclarations suivantes sur la genèse de sa médiumnité :

« — J'ai quarante-six ans et je suis native du village de Lidsgau, près de Halle. Mariée à M. Assmann, qui possédait une teinturerie à Halle, j'eus, il y a treize ans, la grande douleur de perdre un fils unique et une sœur très chérie. Le chagrin que je ressentis fut si grand que la religion évangélique, à laquelle j'appartiens, et la foi dans la vie future ne furent pas suffisantes pour apaiser la souffrance du doute. Et c'est dans le désir d'avoir une preuve de la vie future et de retrouver ceux que j'ai aimés que, pour la première fois, je demandai à assister à une réunion spirite.

« Dès les premières séances, on découvrit en moi les particularités de fluides propres au médium. Mais ce n'est que depuis six ans, à la suite de communication et d'une demande des esprits — que le médium prononce *mes amis*, — que je commençai à dessiner sous leur impulsion. »

MALMEDIUM
Frau Wilhelmine Assmann
HALLE a. d. Saale

Cliché du *Messager de Liège.*

Mme WILHELMINE ASSMANN

Sur une question de notre confrère, Mme Assmann révèle que ses deux principaux « amis » ont nom Hellize et Albert :

« — Ce sont eux qui me font dessiner.

« La première, une jeune fille juive décédée il y a des siècles en Russie, m'a proposé de se servir de moi pour les dessins que vous avez sous les yeux.

« Pendant que je travaille, je sens sa main et je la vois, telle qu'une lueur bleue électrique, se poser sur la mienne.

« Sa voix, une voix que je ne puis décrire, me chuchote le nom du crayon de couleur que je dois employer.

« Quant aux premiers contours des dessins, ils sont dus à la main d' « Albert » qui, plus petite que la mienne, me fait dessiner d'abord un rectangle dans lequel « il » pose le schéma du dessin. »

Comme notre confrère demande au médium quelles sont les impressions et les pensées qu'elle ressent durant les 10 ou 15 heures consécutives que durent parfois ses créations compliquées, il répond : « aucune ».

« — Je suis, affirme-t-elle, parfaitement inconsciente.

Je regarde ma main se mouvoir automatiquement. Je ne m'intéresse pas à l'ensemble du travail que je produis. « Je ne le vois pas. » Tout au plus si je me sens parfois arrêtée dans cet élan — qui n'est pas le mien — par le départ de l'esprit d' « Albert » que vient remplacer « Hellize ».

« Puis, quand le dessin est fini et que je me sens seule, je sens soudain une grande courbature qu'accompagnent de longs frissons.

« C'est alors seulement que je puis me rendre compte de l'œuvre accomplie et que je m'étonne du résultat obtenu. »

Mme Assmann n'a nullement besoin d'être seule pour exécuter ses dessins. Elle donne même des séances publiques. A l'une d'elles assistait un de nos confrères qui en rend compte dans les termes suivants :

« L'heure de la séance ayant sonné, Mme Assmann, entourée d'un petit groupe de savants, de spirites et d'artistes, s'est installée à sa table de dessin.

« Elle reste un moment immobile, puis, les traits légèrement contractés et devenus subitement de marbre, elle cherche dans une boîte les crayons rouges, verts, bleus et violets qui doivent servir au dessin projeté.

« D'un mouvement décisif, elle trace d'une main sûre un rectangle de soixante-dix centimètres de haut sur cinquante de large, puis après avoir établi sur la feuille une division en sens diagonal, elle dessine, avec une grande rapidité, sans qu'aucune hésitation se marque au cours du travail, des contours de plantes, de fleurs et d'ornements qui semblent ne pas mériter l'honneur d'un travail plus fouillé, car le médium les rejette au fur et à mesure.

« Enfin, un dernier dessin rappelant des motifs arabes qui paraît devoir être l'objet d'ornementations détaillées.

« Malgré les observations faites autour d'elle, elle semble complètement absorbée. Les pastels verts, violets, bruns, rouges, aux tons les plus hardis sont tour à tour employés et rejetés, après avoir tracé d'innombrables festons et astragales... Au cours de ce travail, pas un seul instant l'artiste n'a effacé un trait ni même une ombre, et quand enfin son mari la rappelle à trois reprises au souci de l'heure qui passe, elle le regarde un moment d'un air un peu égaré. »

A l'issue de la séance, Mme Assmann parle difficilement, sa langue subissant, paraît-il, les phénomènes d'une paralysie momentanée.

LE MERVEILLEUX
DANS
LA VIE DE MADAME ACARIE

I. Ses extases fréquentes. — II. Ses visions. — III. Audition d'une musique surnaturelle. — IV. Lecture de pensées et discernement des esprits. — V. Mort de soeur Marie de l'Incarnation.

I. Mme Acarie fut du nombre de ces personnes prédestinées qui contribuèrent en France à une rénovation religieuse au commencement du XVII[e] siècle. Née en 1565, d'une bonne famille parisienne, elle épousa M. Acarie, homme estimé de tous pour ses vertus chrétiennes. La lecture d'une pensée dévote : *Trop est avare à qui Dieu ne suffit*, éveilla chez elle un violent sentiment d'amour divin ; et plus d'une fois, quelque temps après, l'extase la surprit chez elle ou à l'église. Mme Acarie eut six enfants. Dans une chute de cheval, elle se brisa une jambe qui fut rompue deux fois encore, et elle resta infirme, obligée de se servir de béquilles. Après la mort de son mari, quand tous ses enfants furent établis, comme elle avait elle-même fait venir en France les Carmélites, réformées par sainte Thérèse, la pieuse dame entra dans leur ordre et, comme cette grande sainte l'avait prédit en lui apparaissant, elle fut sœur laie et non religieuse de chœur, ce qui convenait davantage à son humilité.

Depuis longtemps déjà, Mme Acarie avait été favorisée de plusieurs dons merveilleux. Il lui était impossible de prier quelque temps ou de lire un livre de piété sans être ravie en extase. Ce fait se renouvelait si fréquemment qu'elle craignit d'être trompée par de mauvais esprits. Deux bons religieux le rassurèrent. Sur leur conseil, elle demanda et obtint que ses ravissements n'eussent plus d'effets aussi visibles.

C'est seulement sur la fin de sa vie, d'après ses biographes, qu'elle eut la grâce de pouvoir s'occuper longtemps à des lectures spirituelles sans être ravie en extase (1).

II. Devenue religieuse, sous le nom de sœur Marie de l'Incarnation, Mme Acarie fut considérée comme une contemplative comparable à sainte Catherine de Sienne, à sainte Angèle de Foligno, même à sainte Thérèse : mais son humilité excessive lui fit brûler les mémoires qu'elle avait écrits sur sa vie intérieure d'après l'ordre de son confesseur. Aussi beaucoup de faits merveilleux ont-ils échappé à ses biographes. Elle eut souvent des visions, dont peu de choses nous a été transmis. En 1614, un an après la mort de M. Acarie, elle eut une admirable vision de l'état des bienheureux, parmi lesquels elle reconnut son mari :

(1) Du Val *La Vie de la B. Marie de l'Incarnation*, 1621, in-12, p. 681.

or, durant sa dernière maladie, il lui avait été révélé déjà que Dieu lui ferait miséricorde. De même, une religieuse morte depuis peu lui apparut dans une église et lui révéla qu'elle était bienheureuse, en la remerciant des bons offices qu'elle lui avait rendus. Son biographe rapporte que pendant sa dernière maladie, elle eut une vision du Christ, accompagné de la Vierge Marie, qui lui révéla qu'une belle couronne lui était réservée. Des témoins entendirent, quinze jours ou trois semaines avant sa mort, frapper plusieurs coups à sa porte par une main invisible (1).

III. Stigmatisée avant même d'entrer dans la vie religieuse, Mme Acarie eut la grâce de ne pas avoir de stigmates apparents (2).

Favorisée de nombreux phénomènes merveilleux, elle put, par humilité, en dissimuler un grand nombre. Parfois, elle n'en parla que par crainte d'être trompée : c'est ainsi qu'elle révéla, après sa réception comme novice au monastère d'Amiens, qu'au moment de mettre le pied sur la première marche de l'église des Feuillants de Paris, pour y vénérer saint Bernard, elle entendit une mélodie d'une douceur ravissante, qui l'accompagna jusqu'à ce qu'elle fut agenouillée devant le maître-autel. Son biographe dit à ce sujet : « Les anges sans doute luy congratuloyent de la « sortie du monde, de sa résolution ferme à la vie reli- « gieuse, et en outre de l'honorable condition qu'elle y « alloit eslire, ne désirant estre toute sa vie qu'une sim- « ple sœur laye, nonobstant sa noblesse, et ses grandes « infirmitez corporelles ». Les anges, rapporte M. Du Val, la consolaient par leur musique dans ses maladies presque continuelles ; et les démons ayant voulu imiter ces accents, pour la faire tomber dans le péché d'orgueil, elle reconnut cette ruse, et boucha ses oreilles : ils firent alors un bruit affreux. Quand elle fut près de mourir, elle entendit des chants comme elle en avait entendu quand elle entra dans la vie religieuse (3).

IV. Ainsi que plusieurs saints, sœur Marie de l'Incarnation lisait les pensées des personnes qui l'entouraient. Comme elle était très malade, une sœur qui était dans sa chambre se dit : « Jusqu'à quand nous tiendrez-vous en suspens ? » Aussitôt, sœur Marie de l'Incarnation se retourne vers elle, et lui dit cette phrase mot pour mot (4).

Elle parvenait aussi par une voie surnaturelle, à connaître, même à distance, l'état de l'âme d'une personne. Un jour, elle écrivit au P. Cotton, confesseur de Henri IV, qui était à Fontainebleau, qu'elle avait quelque chose à lui communiquer. Dès qu'il fut venu, elle lui révéla l'état de son âme, et lui donna des avis qui lui furent de la plus grande utilité. Souvent, comme le saint curé d'Ars, elle signala des fautes secrètes que certaines personnes avaient commises, et leur fit verser des torrents de larmes. Plus d'une fois elle donna des avis prophétiques sur ce qui était réservé à des religieux : le P. de Bérulle et le prieur des Chartreux de Cahors surent par elle qu'ils devaient fonder un ordre destiné à servir de séminaire aux évêques ; elle avertit les Jésuites, expulsés en 1594, qu'ils reviendraient la palme à la main, et seraient en plus grand crédit qu'ils n'avaient jamais été dans le royaume.

Plus d'une fois elle fit savoir quelle était la vocation véritable d'une personne (1). Un jour, elle dit à une religieuse, qui tombait souvent en extase, que ses ravissements étaient des illusions, et qu'un travail pénible, joint à l'abandon de l'oraison mentale, les feraient cesser bientôt : cette religieuse l'écouta, ne fut plus extatique, mais devint bien plus parfaite.

Jamais son discernement des esprits ne fut plus remarquable qu'à propos de Nicole de Reims. Pendant les guerres de la Ligue, celle-ci, que bon nombre de prêtres regardaient comme une sainte, répétait que les péchés causaient les calamités publiques ; et plusieurs fois elle obtint des prières et des processions, à Paris ou dans d'autres villes. Nicole de Reims rappelait à des personnes voisines de la mort des péchés qu'elles n'avaient jamais confessés ; on assurait qu'elle avait fait des prédictions qui s'étaient vérifiées, que ses extases étaient fréquentes, et qu'elle avait expliqué d'une manière sublime un passage du Cantique de Salomon. Comme elle était malade, une grande lumière environna son lit, et des témoins entendirent une voix qui disait : *Ave, soror, salvete, fratres.* Quand la lumière disparut, elle se trouva parfaitement guérie. Un jour, un ange lui apporta l'hostie durant la messe de son directeur. Une autre fois, elle fut enlevée visiblement d'auprès de Mme Acarie, qui l'accompagnait aux Capucins de Meudon : elle reparut une heure après à son côté dans leur chapelle, et lui dit qu'elle était allée à Tours parler à un grand d'une affaire qui, sous une bonne apparence, allait renverser la religion.

Chacun l'admirait et répétait qu'il n'y avait en elle aucune imperfection. Mais Mme Acarie soutenait avec force qu'elle n'était inspirée que par Satan, qui se travestissait en ange de lumière, et procurait le salut de quelques âmes afin d'en perdre un grand nombre. Quant à l'hostie, cet esprit l'avait détournée avant la consécration ; et le transport de Meudon à Tours, n'avait été attesté par aucun témoignage. Mme Acarie voyait, surnaturellement, que l'esprit de cette fille était « entièrement vuide de Dieu » ; et dit à M. du

(1) *Loc. cit.*, p. 314, 214-215 ; 697.

(2) *Id.* p. 140.

(3) *Id* ; p. 321, 343, 414. Les écrivains mystiques ont démontré que ces phénomènes peuvent être imités par des esprits menteurs. Lire : Le P. Poulain : *Les grâces d'oraison*, Paris, Retaux, 82, rue Bonaparte, in-12.

(4) Les amateurs d'occulte rapprocheront ceci de la lecture des pensées qui se révèlent par des mouvements.

(1) Le saint curé d'Ars avait ce don.

Vai que son erreur venait de ce qu'elle se « laissait aller aux sensualités de la dévotion », et ne rapportait pas ses ferveurs à leur vraie fin, la pratique sérieuse de toutes sortes de vertus, en y joignant la mortification. Elle remit à Nicole une lettre renfermant de très petits débris de papier, pour la donner à quelqu'un : la prétendue sainte la lut, la referma, mais laissa tomber les petits papiers, ce qui fut reconnu bientôt de Mme Acarie. D'autres expériences démontrèrent que Nicole était menteuse. En présence de plusieurs témoins, une sorte de traînée de poudre apparut devant elle sur le sol, et le feu y prit, avec une puanteur épouvantable. A partir de ce jour, la soi-disant extatique n'eut plus son éloquence extraordinaire, parut être une personne très vulgaire, se maria contre la volonté de ses parents, et faillit même se faire huguenote (1).

Les annales de la mystique renferment plus d'un exemple de faux voyants et surtout de fausses voyantes comparables à Nicole de Reims ; et nous pourrions en citer qui font encore bien des dupes.

V. Sœur Marie de l'Incarnation, au contraire, s'éleva de plus en plus dans les voies de la mysticité. Le P. de Bérulle la vit un jour en extase, élevée de deux ou trois pieds, et demeurant longtemps suspendue en l'air « ce qui luy causa après de fort grands affaiblissements au corps ». Bien plus admirables que ces phénomènes d'ordre physique sont les clartés intérieures qui lui furent données au sujet des mystères et des articles de foi. Elle en reçut au sujet du Purgatoire et de l'invocation des saints, après avoir fait une ardente prière pour la conversion des hérétiques, et supplia Dieu d'envoyer ses lumières aux incroyants.

La mort l'enleva quand elle n'avait pas encore accompli sa cinquante-troisième année. Quelques jours après son décès, tantôt l'une, tantôt l'autre des religieuses sentit une odeur des plus suaves dans la chambre où elle mourut, sur son tombeau ou en divers autres endroits. La prieure pensait que son cadavre devait être corrompu ; elle sentit à l'instant, sur sa tombe, une odeur excellente. La même odeur mystérieuse fut sentie devant une image de sainte Thérèse, qu'elle avait eue dans sa cellule, puis dans tout le couvent, parfois même dans d'autres monastères de carmélites, aux endroits où étaient des parcelles de ses vêtements, et encore à diverses occasions. La sainte apparut, après sa mort, à des religieuses qui avaient besoin de son aide ou de son encouragement, et qui la considérèrent comme bienheureuse.

TIMOTHÉE.

(1) *Ib.* p. 447, 457, 461, 150-159, 648. Gœrres, dans le IV[e] tome de sa *Mystique* (Paris, Poussielgue, 5 vol. in-12) se trompe en faisant honneur de ce discernement à sainte Françoise de Chantal.

LES ÉVÈNEMENTS DE TURQUIE et la prophétie de Daniel

Nous recevons la lettre suivante :

Vals, 19 avril 1909

Monsieur le Directeur,

La prophetie de Daniel semble devoir se réaliser dans quelques mois.

Vous savez, en effet, qu'à partir de la mort de Mahomet (632) il a fixé la durée du règne de l'Islamisme comme il suit :

Mort de Mahomet..........	632 ans
Un temps................	365 ans
Deux temps..............	730 ans
Et la moitié d'un temps.....	182 ans 1/2
(Suivant Daniel) Fin de l'Islam en..	1909 ans 1/2

A la façon dont marchent les évènements en ce mement, notre mois de juin 1909 pourrait bien être témoin du démembrement de l'empire Ottoman. Conséquences probables pour la France : guerre étrangère et guerre civile ! !

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

J. GANNE, Vals-les-Bains.

LA SORCELLERIE A LA GUADELOUPE

Quelques anecdotes sur M. Légitimus

M. Gaston Lagrange publie, dans le Gil Blas, *un intéressant article où sont étudiées certaines pratiques de sorcellerie en honneur à la Guadeloupe et contées quelques anecdotes concernant les pouvoirs de sorcier du fameux député noir, Légitimus. Nous en extrayons les passages suivants :*

M. Légitimus est considéré, à la Guadeloupe, comme disposant de relations mystérieuses avec de mystérieux esprits ; c'est un « mage », c'est un « enchanteur » ; c'est plus amplement, et comme on dit là-bas, un « sorcier ».

Il y a beaucoup de sorciers à la Guadeloupe ; mais M. Légitimus en est incontestablement le premier, le plus grand, le plus fort.

Cette réputation, avec sans doute d'autres mérites, lui vaut l'admiration vaguement épouvantée de son peuple, — nous entendons surtout l'ensemble de la population de la Grande-Terre, la circonscription de

Pointe-à-Pitre, où la race noire, nombreuse et compacte, est en immense majorité.

A cette même cause il doit aussi, beaucoup plus peut-être qu'à ses aptitudes législatives, la toute-puissance politique qu'il exerce sur l'île entière.

Quel est donc son genre de sortilèges?

***

Lorsque, condamné pour fraudes électorales, et pour concussion, M Légitimus fut l'objet d'un mandat d'amener, les gendarmes chargés de l'appréhender se rendirent d'abord à sa maison de ville, à La Pointe, puis à sa maison des champs, le château du Ferret, aux environs.

Dans l'un et l'autre lieu, ils trouvèrent, dès la porte, posée sur une petite table, une large enveloppe à leur adresse: « Messieurs les gendarmes ». Cette enveloppe était cachetée de sceaux de cire noire, maintenant des cheveux croisés sur la suscription. Autour de l'enveloppe étaient disposés des ossements. Et des bouts de cierge brûlaient sur la table.

En présence de serviteurs noirs, au regard narquois et hostile, les braves pandores, non sans quelque vague émoi, visitèrent les deux maisons, et, naturellement, ne trouvèrent pas M. Légitimus.

Comment l'auraient-ils pu trouver? M. Légitimus était devenu tabou. Il s'était rendu imprenable et même invisible. Il avait fait sa *piaye*.

Faire une *piaye*, c'est jeter un sort. C'est frapper d'impuissance pour le moins, de malheurs s'il le faut, de male-mort si c'est nécessaire, son adversaire.

Cet étrange mot de *piaye* viendrait de la déformation, de la corruption, de notre mot français « piège ».

La *piaye*, dans l'esprit des noirs, et même des mulâtres et des créoles, est d'une puissance infaillible.

Seulement, tout le monde n'a pas le pouvoir de faire des *piayes*. Il faut être sorcier.

Et, précisément, M. Légitimus fait les *piayes*, mieux que quiconque; les siennes sont de la meilleure qualité, S. G. D. G.

***

Il y a, à la Guadeloupe, une grande fête annuelle des *piayes;* elle a lieu le Jour des Morts.

La fête est nocturne: elle se passe dans les cimetières. On allume des cierges autour des tombes. On commence par des prières. Les prêtres de là-bas, qui sont bien obligés de se prêter à ces pratiques fanatiques, donnent des bénédictions. Mais ensuite, et peu à peu, le spectacle change: on boit du rhum à même les bouteilles pour consoler des deuils et bientôt les chansons succèdent aux psaumes: on danserait au besoin parmi les sépultures. Le soir des *piayes* se termine souvent en scandale.

C'est cependant, dans les cimetières ou même dans les chambres mortuaires, que les sorciers de la Guadeloupe recueillent les éléments nécessaires à leurs sortilèges.

La *piaye*, en effet, consiste autant dans la lettre cachetée de noir que l'on fait tenir à son ennemi d'une façon quelconque, et dont les gendarmes trouvèrent des échantillons dans les logis de M. Légitimus.

Or, les cachets de cire doivent être reliés par des cheveux provenant d'une personne morte. Les ossements qui entourent la lettre doivent avoir été déterrés dans un tombeau; les os d'enfants ont plus de vertu que tous autres. Quant aux cierges, s'ils ont été dérobés dans une église, ils sont infiniment meilleurs que des cierges honnêtement achetés.

***

Il y a d'autres *piayes* que celle de la lettre, qui est classique.

Il en est de vulgaires, à la portée du commun. Ce sont simplement de mauvaises farces plus ou moins nuisibles.

C'est un cuisinier nègre qui *piaye* ses maîtres en mettant de la craie pilée dans les mets.

C'est un fournisseur qui se venge d'un client insolvable en versant dans son vestibule, un flacon de phénol.

C'est un plaideur condamné qui, n'attendant pas vingt-quatre heures pour maudire ses juges, écrase dans la salle du tribunal, des œufs couvés.

Il y a des *piayes* purement symboliques. Elles ne sont que les pratiques d'envoûtement de notre vieux monde. Avec la cire chaude d'un cierge volé, on façonne une statuette, qui représente la personne à laquelle on veut témoigner de sa vindicte. On la perce de coups d'aiguilles, qui doivent se traduire en souffrances, en tortures, sur l'être exécré.

Il y a enfin, malheureusement des *piayes* plus tragiques, des *piayes* criminelles.

La Guadeloupe est la terre des plantes vénéneuses: les végétaux de là-bas mettent tous les poisons à la portée de tous. Des nègres sont devenus des empoisonneurs remarquables: ils savent donner la mort sans que l'autopsie la plus savante puisse faire découvrir les traces de l'intoxication.

Il ne faut toucher qu'avec prudence aux mets, aux friandises ou aux boissons qui peuvent vous être offerts chez des gens douteux.

***

Toutefois, la sorcellerie, à la Guadeloupe, ne s'exerce

pas toujours au service des haines. Elle n'est pas essentiellement malfaisante.

Les sorciers ont des occupations plus aimables : ils peuvent vous faire découvrir des trésors, en belles espèces sonnantes et trébuchantes.

La légende s'est accréditée, là-bas, que, lors des révolutions diverses provoquées par des changements de domination sur l'île, de riches planteurs avaient dû enfouir dans le sol des cassettes contenant du numéraire et des bijoux.

Quelques faits ont fortifié cette croyance et il est bien certain, notamment, qu'un mulâtre des environs de la Pointe, a trouvé pour cent mille francs de pièces espagnoles dans son jardin.

Les sorciers n'ont point manqué d'exploiter dans ce sens la crédulité populaire. Leurs pratiques, en général, se bornent à l'escroquerie de quelques fonds, « pour les recherches ».

Nous pourrions même conter ici l'amusante aventure de M. Légitimus lui-même, qui use de son pouvoir pour obtenir une « permission de nuit » à un nègre, enfermé dans la prison de Pointe-à-Pitre précisément pour avoir extorqué des avances destinées à la découverte d'un fabuleux trésor. Cette nuit-là devait être employée à trouver enfin ledit trésor. On laissa, en effet, sortir le nègre, qui, sous le prétexte d'explorer le terrain aux rayons de la lune, s'enfuit simplement à toutes jambes. A sorcier s'offre toujours sorcier et demi.

. . . .

GASTON LAGRANGE.

L'ANTÉCHRIST

Un de nos abonnés nous signale un intéressant passage de l'Histoire générale de l'Eglise, de l'abbé Darras, passage commentant un livre de saint Hippolyte sur l'Antéchrist. Nous le reproduisons, certains qu'on le lira avec intérêt.

Les chrétiens du IIIe siècle, au bruit des révolutions sociales qui ébranlaient l'empire romain, tournaient leurs regards vers les pages mystérieuses de l'Apocalypse et cherchaient à y découvrir, autant qu'il est donné à la faiblesse de nos conceptions humaines, le secret de l'avenir. Cette préoccupation est encore celle de beaucoup d'esprits, en nos jours. Mais, comme Bossuet le dit quelque part, bien que toutes les prophéties de l'Ecriture s'accomplissent l'une après l'autre, elles ont toujours, dans le mode de leur réalisation, un côté qui trompe nos prévisions et déconcerte nos calculs. Saint Hippolyte professe la même doctrine. « Ce n'est pas sans une légitime appréhension, dit-il, bien aimé Frère (1), que je vous communique ici mon sentiment, avec la confiance d'une amitié fondée sur la charité du Christ. Si nos prédécesseurs les bienheureux prophètes, dont la révélation divine illuminait le regard, et qui virent se dérouler sous leurs yeux le tableau de la catastrophe finale, n'ont cependant pas voulu nous la décrire en termes clairs, de peur de nous glacer d'effroi ; s'ils ont enveloppé leur récit de paraboles et de figures, quelle périlleuse témérité ne serait-ce point à nous de prétendre pénétrer les secrets qu'ils ont eu le dessein de nous cacher? « C'est donc avec réserve que le grand docteur procède à l'examen des caractères de l'Antechrist, tels que les prophètes, depuis Isaïe jusqu'à saint Jean l'Evangéliste, les ont successivement tracés. Dans sa pensée, l'avènement de l'Antéchrist précèdera immédiatement la fin du monde. Cette exégèse rencontre aujourd'hui des contradicteurs. Un système nouveau s'est en effet produit de nos jours ; il consiste à admettre une période indéterminée entre l'Antéchrist et la catastrophe finale. Sans prendre parti dans la question, nous constatons que le sentiment de saint Hippolyte n'est pas favorable aux récents apocalyptiques,

Le saint évêque de Porto, comme les autres Pères dont nous avons analysé plus haut le témoignage, et en particulier comme saint Irénée, son maître, ne se croit pas le droit de proposer un nom définitif, exprimant la valeur numérique de 666, chiffre donné par saint Jean à l'Antéchrist..... Il se borne à dire qu'il faut respecter la donnée mystérieuse de la prophétie dont l'événement se chargera de prouver la rigoureuse exactitude. Il croit pourtant, et c'est là le côté le plus instructif de son interprétation, que l'avènement de l'Antéchrist sera la contrefaçon démoniaque, et point par point, de l'avènement de Jésus-Christ.

Ainsi le Christ est né de la tribu de Juda; l'Antéchrist naîtra de la tribu de Dan. C'est du moins le sens que saint Hippolyte donnait à la prophétie connue du patriarche Jacob : « Dan deviendra la couleuvre sur le chemin ; le céraste sur le sentier ; mordant le sabot du cheval et renversant le cavalier. » Il la rapproche de cette autre parole de Jérémie : « Le bruit des coursiers rapides se fera entendre du sein de la tribu de Dan. La terre en sera ébranlée. »

Ce texte est exactement pareil à celui que nous lisons encore aujourd'hui dans les exemplaires du prophète. Mais les paroles suivantes, que saint Hippolyte continue à citer littéralement, ne se trouvent plus ni dans nos éditions, ni dans nos manuscrits. « Un

(1) Le livre *De Antechristo* de saint Hippolyte est adressé à Théophile, un de ses amis.

autre prophète, dit-il, s'exprime en ces termes : Dan rassemblera ses armées de toutes les nations du monde, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Et ceux qu'il aura convoqués et ceux qu'il n'aura pas convoqués se rangeront également sous ses étendards. La mer blanchira sous les voiles innombrables de ses navires. Les campagnes seront obscurcies par la multitude de ses boucliers, Quiconque osera engager avec lui le combat sera égorgé par son glaive. »

Il nous importe peu de savoir d'où ce passage a pu être tiré. Il est certain que saint Hypolyte l'emploie comme un texte authentique parfaitement connu de son temps. Il reste donc établi qu'on croyait alors que l'Antéchrist naîtrait d'une famille hébraïque. C'est là, il faut en convenir, une idée qui n'avait alors, eu égard aux circonstances politiques, aucune probabilité humaine. Mais de nos jours, quand l'influence financière passe visiblement aux mains des Juifs, en même temps que le monde semble se disposer d'avance à une monarchie universelle, par les moyens de communication rapide dus aux progrès de la science moderne, cette considération reprend une véritable importance.

« Notre-Seigneur, dit saint Hypolyte, a été désigné dans les Ecritures, en raison de sa prééminence et de sa gloire, sous l'emblème du lion. Ce symbole est également appliqué à l'Antéchrist, en raison de sa tyrannie et de sa violence. Le séducteur voudra en tout contrefaire le fils de Dieu. Le Sauveur fut un agneau, l'Antéchrist, loup dévorant, aura les dehors de l'agneau. Le Christ est roi, l'Antéchrist sera roi. Le Sauveur descendant en ce monde fut soumis à la circoncision ; l'Antéchrist sera circoncis. Le Seigneur a envoyé ses apôtres parcourir le monde ; l'Antéchrist enverra ses pseudo-apôtres par tout l'Univers. Le Sauveur a réuni ses brebis disposées dans un seul bercail ; l'Antéchrist rassemblera de même le peuple juif dispersé. Le Seigneur a donné un signe (le signe de la croix) aux fidèles ; l'Antéchrist aura son signe. Le Sauveur est venu sous une forme humaine ; l'Antéchrist fera de même. Le Sauveur, par sa résurrection, a réédifié le temple de l'ancienne loi ; l'Antéchrist relevera de ses ruines le temple de Jérusalem. »

On le voit, dans la pensée de saint Hippolyte, le parallélisme entre le Christ et son contrefacteur satanique s'appuie non seulement sur une série de faits analogues, mais sur l'identité commune d'une même origine. En sorte que ce serait avec l'aide du judaïsme dispersé, et sous le prétexte de rétablir l'antique gloire de Sion, que l'Antéchrist parviendrait à son règne universel. Il y a là des vues qui commandent notre attention, et que les événements contemporains suffiraient jusqu'à un certain point à rendre vraisemblables.

Il est évident d'ailleurs que, dans la pensée de saint Hippolyte, la conversion des Juifs, comme nation, formellement prédite par les Ecritures, ne devrait avoir lieu qu'après l'apparition de l'Antéchrist. Quoi qu'il en soit, le règne de cet homme de péché coïncidera, selon le saint docteur, avec une apostasie officielle et commandée. Tous les pouvoirs se concentreront dans la main de l'Antéchrist. Il ne sera pas seulement un homme, il se fera adorer comme un Dieu. Ses statues et ses images feront des prodigues et, par conséquent, auront des adorateurs. Tel sera le caractère de la bête.

J'avoue très humblement, pour ma part, qu'avant l'invasion du spiritisme dans notre civilisation, il m'était difficile de me faire l'idée d'une puissance étayée sur de pareilles bases. Nos sociétés, formées par le Christianisme et maintenant dégénérées, me semblaient d'autant plus éloignées de l'idolâtrie proprement dite, qu'elles ont évidemment une tendance à l'athéisme théorique et pratique.

Mais, depuis que les prestiges de l'action démoniaque nous ont familiarisés avec des exemples d'une superstition et d'une crédulité telles que le paganisme n'en vit guère de plus grandes, je comprends que le monde moderne, si sûr de sa civilisation, de son génie et de sa science, est parfaitement préparé à s'agenouiller devant le trône de l'Antéchrist. Sous quelque forme donc que l'envoyé de Satan doive apparaître, il viendra; il séduira; il persécutera les saints; et l'univers l'adorera. Hénoch et Elie combattront personnellement son influence : ils auront vraisemblablement assez de succès pour convertir les Juifs; après quoi la catastrophe finale succèdera bientôt.

Telles sont les principales données qui résultent du livre de l'Antéchrist, composé par le saint évêque de Porto.

On remarquera comme nous cette netteté de vues, cette justesse d'appréciation qui s'impose après seize cents ans écoulés aux lecteurs d'une œuvre écrite l'an 240 de notre ère. Il faut convenir que nulle littérature humaine n'offrirait des analogies de ce genre (1).

(1) *Histoire générale de l'Eglise*, par l'abbé Darras, Paris, 1866. Tome huitième, page 154 (et suivantes). Chapitre II, paragraphe 16.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

Mistral, la Provence
et le nombre 7

Le nombre 7 joue en Provence un très grand rôle. Il est, pour les Provençaux, saint et fatal, et il est curieux de remarquer que le Félibrige, depuis ses racines plongées — telles celles d'un peuplier blanc de la Barthelasse, — dans le sol d'Avignon, jusqu'à son sommet, à sa fleur, qui est Frédéric Mistral, n'est qu'un tissu de 7. Le prénom provençal et le nom de l'illustre poète de Maillane s'écrivent chacun avec 7 lettres : *Frederi Mistral*. Le mot *Félibre* est composé de 7 lettres, de même que le nom de la patronne du Félibrige sainte *Estello*. Le Félibrige a été fondé le 21 (3 fois 7) mai 1854 par 7 félibres en pleine terre Avignonnaise. Et nous voilà dans un déluge de 7 dès que nous touchons à Avignon.

Avignon, qui est l'Athènes du Félibrige, a son histoire toute écrite avec des 7, en commençant par son nom. Son siège épiscopal remonte à l'an 70. Les deux grands saints Avignonnais, saint Agricol et saint Bénezet, ont tous deux 7 lettres à leur nom et saint Bénézet bâtit son pont, sur lequel tout le monde dansa si longtemps, en 1177. Les conventions entre les comtes de Provence et la cité d'Avignon furent passées un 7 mai. On convint de créer un podestat de la République Avignonnaise le 7 février 1226. Avignon fut acheté à la reine Jeanne par le pape Clément VI la *septième* année du Pontificat de celui-ci (1348). Clément V, premier pape d'Avignon, y fit son entrée le 7 mai 1312. Jean XXII qui lui succéda fut élu le 7 août 1316. Le *septième* Concile d'Avignon s'ouvrit le 7 *septembre* 1457. La première réunion temporaire d'Avignon à la France eut lieu le 7 octobre 1688 et sa réunion définitive le 14 (2 fois 7) *septembre* 1791. De plus, Avignon avait 7 paroisses, 7 couvents de moines, 7 couvents de religieuses, 7 hôpitaux, 7 palais, 7 collèges, 7 portes : il y avait 7 confréries de pénitents, 7 cours de justice, 7 places publiques. Le palais des papes a 7 tours. 7 papes ont trôné dans Avignon et y ont régné 70 ans.

La race provençale, très proche parente de la race italienne, est, comme elle, superstitieuse, mais, encore plus peut-être, fataliste.

Mistral, qui est l'expression la plus parfaite de sa race, porte nécessairement en lui les germes de superstition et de fatalisme propres à cette race : ayant été influencé par l'insistance du contadin nombre 7 à reparaître dans toutes les manifestations félibréennes, il ne cache pas qu'il le regarde comme de bon augure quand il le rencontre. L'organisation poétique du Félibrige se ressent de cette pensée et, pour n'en citer qu'un exemple, la Reine du Félibrige est choisie tous les 7 ans par le lauréat des grands Jeux floraux *septennaires*.

***

On peut dire que l'air de Provence est tout imprégné de superstition : on la rencontre à tous les pas et sous toutes les formes, même sous celle des plantes. Il en est une que l'on appelle *l'herbe des sabres* : celui qui ose la transplanter meurt dans l'année. Mistral possède, dans son poétique et fougueux jardin de Maillane, une touffe de cette herbe des sabres et il en racontait dernièrement la tragique histoire. Il y a peu d'années, un paysan de Maillane, homme dans la force de l'âge et d'une superbe santé, vint lui dire qu'il avait découvert, dans des ruines, un pied de l'herbe des sabres, — laquelle, paraît-il, est assez rare — et il offrit au poète d'aller le lui chercher. « Mais, objecta celui-ci, n'as-tu pas peur de mourir dans l'année ? » Le brave homme se mit à rire de tout son cœur : il n'avait pas peur du tout. Et il arriva, quelques heures après, avec la mystérieuse plante que l'on plaça au bon endroit. « Eh ! bien, racontait Mistral, qui n'a pas su que, trois mois après, cet homme robuste et jeune mourait aussi vite qu'un sabot se fend, comme l'on dit en Provence. Mais ajoutait le Maître en souriant, ce n'est peut-être qu'une coïncidence. Cependant, poursuivait-il, cette plante a beau gagner du terrain, devenir très encombrante dans mon jardin, sentir mauvais (ce qui est une de ses particularités), ce n'est pas moi qui la ferai jamais arracher ! »

Quand au fatalisme, il n'y a qu'à lire l'œuvre de Mistral pour se convaincre qu'il est bien vivant en Provence.

L'Etoile à 7 rayons du Félibrige n'est qu'une de ses plus poétiques formes et le Maître se plaît souvent à l'évoquer quand on lui rappelle le miraculeux développement de son œuvre : « C'était l'Etoile ! » dit-il. Le peuple, lui, pour expliquer les grands malheurs, ou les consoler, répète sans cesse : « Ce qui est écrit est écrit ».

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

La prophétie dite de S. Patern, imprimé en 1844 *dans* l'Almanach prophétique, *aurait été trouvée, en* 1745, *dans les archives de la chapelle de S. Patern, de Métref, à la fin d'une* Imitation *très ancienne. Où est cette localité? Et qui voudrait y vérifier le texte dans* l'Imitation, *pour le donner à cette revue?*

TIMOTHÉE.

Sur la prochaine guerre ou les prochaines guerres un Français veut-il consulter Mme de Ferriem et d'autres voyantes d'Allemagne, pour publier ici-même le résultat de son enquête, en distinguant les voyantes payées et les autres?

UN AMATEUR D'OCCULTE.

Une étude définitive sur le guérisseur Philippe

Laudard, dont il a été parlé, en 1905, *dans l'*Echo du Merveilleux, *s. v. p.?*

UN CATHOLIQUE.

RÉPONSE

RÉPONSE AU LECTEUR QUI DEMANDE LA POSITION D'URANUS DE 1911 A 1917.

En ce moment, Neptune est *Rétrograde* dans le Cancer. Il y sera encore en 1910 et 1911, commencera à reprendre son mouvement direct, et sera dans le premier Décan du Lion, en 1914 et 1917.

Neptune met 164 ans, 271 jours, 75 à parcourir le zodiaque.

Le mouvement rétrograde des planètes augmente l'influence maléfique et diminue la maléfique.

VANKI.

ÇA ET LA

Nécrologie

Nous apprenons avec regret la mort de Mme Alice Le Loup, femme de M. Yvon Le Loup, plus connu dans le monde de l'érudition sous le pseudonyme de Sédir, pour ses recherches et ses publications sur l'occultisme.

Clairvoyance Cartologique

Notre collaboratrice, Mme Louis Maurecy, nous communique la note suivante :

La Cartomancie ne donne pas toujours de résultats exacts, même intéressants; cela dépend d'une foule de conditions que nous ignorons encore; mais parfois, aussi, les cartes jettent sur l'avenir des éclaircissements tels qu'ils sont indéniables, et convertissent les plus sceptiques.

Telle l'aventure arrivée dernièrement à un de nos amis, homme intelligent et érudit.

M. S.C... se refusait à ajouter la moindre foi aux arts divinatoires et se moquait fort de ce qu'il appelait ma candeur sur ce sujet.

— Tentez au moins des expériences, lui dis-je.

Il s'y décida, et je le conduisis, 187, rue de Grenelle, chez Mme Kaville, la cartomancienne bien connue de tous les lecteurs de l'*Echo*.

La devineresse étudia soigneusement les combinaisons diverses du Tarot, puis prophétisa :

— Vous allez vous marier.

— Pas le moins du monde !

— Vous aurez même un enfant, avant la fin de la première année.

— Que me dites-vous là ! Je ne connais aucune femme capable de me plaire assez pour me décider à l'épouser.

— Pourtant, affirma Mme Kaville, sans se déconcerter, la chose est certaine. Avant *la fin de cette année vous serez marié; avant la fin de l'autre, vous serez père.*

M. S.C.. quitta Mme Kaville plus sceptique que jamais.

Nous étions au commencement d'octobre : à la fin du même mois, M. C... faisait la connaissance d'une charmante jeune fille, et — était-ce pour donner raison à la prophétie ? — il l'épousait le 31 décembre.

Aujourd'hui, M. C... est dans l'attente d'un héritier pour l'automne.

Sur ces deux points, mariage et paternité, Mme Kaville a donc eu pleinement raison.

Evénements merveilleux en 1557

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux a trouvé, à la Bibliothèque de Troyes, à la fin d'un exemplaire de l'*Histoire Tripartite de Cassiodore* (1526), ayant appartenu à la Bibliothèque de l'Abbaye de Clairvaud et coté aujourd'hui : Cabinet Local : n° 1315, la curieuse lettre que nous reproduisons ci-dessous :

COPIE D'UNE LETTRE ENVOYÉE A MONSIEUR DE CARNAY CAPITAINE DU CHASTEAU DE BREST.

Monsieur mon cousin. Encore que j'aye espérance de vous veoir bien tost, je ne veulx faillir à vous mander les nouvelles que monsieur mon frère, seigneur de Pannereau m'a mandé par ung gentil homme qui est à Monsieur de Canhan ou Couhan dont la teneur sensuyt : « Je ne veulx fermer ma lettre sans vous dire les choses espouventables qui sont advenues en ce pays de byard appartenant au roy de Navairre. Il y a environ ung moys, une heure après midy l'hon veid par troys fois la terre toute couverte de chiens courantz, lièvres et espagneux, en troys trouppes, et lesdits chiens chassoient devant eulx ung grand nombre de bestes fauves et noyres, lièvres, connins et regnars, et n'aboyoient aulcunement lesdits chiens et n'estoient conduictz de personne. Sur lesdits chiens y avoit si grand nombre d'oyseaux que l'on ne veoit le ciel; après lesdits chiens et oyseaux venoient troys grands corbeaux qui les suyvoient à vol desployé faisantz grandz criz, et dura bien ceste vision l'espace de troys heures. Oultre plus a esté vu près de la ville de Pau, un homme distant de terre environ la longueur de trois lances en l'air, tenant les bras ouvers, en forme de croix et a esté veu par l'espace de huict jours. Et après est aperçu ung serpent voiant, jectant criz horribles avec si grande abondance de feu sur la terre, que au lieu ou ledit feu touchoit la terre a esté bruslée, bien neuf piedz de parfond; et davantaige a esté eue sur le chasteau de Pau une femme my femme et my poisson et pour certiffier tout cecy, en une lettre envoyée au roy de France, parquoy soyez seurz que ce n'est pas fable.

Escript ce IXe febvrier 1557.

P. c. c. E. GODEFROY.

A quels événements ce terrible récit peut-il faire allusion ?

A TRAVERS LES REVUES

RÊVES ET PRESSENTIMENTS

Le docteur Bienvenu publie, dans *La Médecine internationale illustrée,* un très intéressant article sur les rêves et les pressentiments. Nous détachons de son étude le passage où l'auteur passe en revue les cas les plus curieux concernant les personnages célèbres:

Le XIVe siècle nous offre l'un des cas les plus nets de

télépathie : Pétrarque en est à la fois le sujet et le narrateur.

Laure, l'amante du poète, avait été atteinte de la peste, au début de l'année 1348; or, le jour même de la mort de Laure, Pétrarque eut la vision de sa fin : celle-ci lui apparut en songe et il ne se méprit pas sur l'avertissement. L'anecdote est rapportée en détail dans le livre de l'abbé de Sade consacré à son immortelle parente; il nous paraît superflu de nous y appesantir.

Quelques années plus tard, et ceci est moins connu, Pétrarque eut, de la même façon, la révélation de la perte de son ami le plus cher. Et ici, nous empruntons le texte de son biographe Guinguené, l'homme le moins crédule qui fut : «... Pétrarque se disposait à l'aller rejoindre. Il le vit la nuit en songe. Frappé de cette vision, il en fit part à plusieurs amis. Vingt-cinq jours après, il apprenait que Jacques Colonna était mort précisément le jour même où il lui était apparu. Un esprit faible eût tiré de là des conséquences:.. »

Franchissons près de deux siècles, et transportons-nous au Vatican. Dans l'après-midi du 7 octobre 1571, Pie V s'entretient avec le trésorier de Bussato et plusieurs autres personnages. Tout à coup, il s'interrompt, va à une fenêtre; puis, après avoir fixé ses yeux vers le ciel, il se prosterne et, fondant en larmes, s'écrie : « Rendons grâce à Dieu; car, en ce moment, notre flotte vient d'anéantir celle des ennemis de l'Eglise ». Juste à la même heure, Don Juan d'Autriche gagnait la bataille de Lépante.

Les hagiographes ont relaté nombre de prédictions qui se sont de même sorte vérifiées.

Agathe de la Croix prédit, quatre ans d'avance, le jour et l'heure de sa mort, qui arriva, comme elle l'avait annoncé, le 20 avril 1621.

En pleine santé, sainte Rose de Lima dit un jour à son amie, la femme de Gonzalve : « Savez-vous, ma mère, que dans quatre mois, je m'en irai de ce monde, et que les souffrances de ma dernière maladie seront terribles ? » Et il en fut ainsi.

A côté de ces prédictions, on peut placer la suivante :

Quelque temps avant sa mort, Fléchier eut un songe, qu'il regarda comme l'annonce de sa fin prochaine. Il demanda sur-le-champ à un sculpteur de lui présenter un dessin de son tombeau, qu'il voulait très modeste. Les neveux du prélat, cherchant à éloigner de son esprit cette idée affligeante, Fléchier dit à l'artiste : *Mettez la main à l'œuvre, car le temps presse.* Il mourut, en effet, à Montpellier, peu de jours après, le 10 février 1710 (1).

Un des pressentiments les plus extraordinaires est celui auquel nous devons le fameux *Requiem*, de Mozart. L'anecdote a été bien souvent contée, mais elle est trop caractéristique pour être passée sous silence.

Mozart était atteint de phtisie et voyait avec grande appréhension approcher le terme de son existence. Il était dans cette disposition d'esprit, quand il reçut la visite d'un inconnu qui, déposant sur sa table, une somme assez ronde, cent écus, prétend-on, lui demanda de composer un *Requiem*, en l'honneur d'une personne qu'il venait de perdre. Mozart se met aussitôt à la besogne et sans trêve y travaille, nuit et jour, comme si le temps lui était mesuré. Sous l'influence de ce surmenage, le mal fait des progrès. Mozart doit renoncer momentanément à la composition musicale.

(1) Foissac, *La Chance ou la destinée*, p. 552.

Mais il ne tarde pas à être repris d'une nouvelle ardeur, à la pensée que ce *Requiem*, qui lui a été commandé, c'est à lui qu'il doit servir. Rien ne lui ôte de l'idée que l'inconnu dont il a reçu la visite est un être surnaturel, un messager de l'autre monde. De fait, lorsque celui-ci revint pour prendre livraison du travail commandé, Mozart était mort (1) : ainsi que l'artiste l'avait prédit, le *Requiem* servit à ses propres funérailles.

Voici un exemple non moins singulier :

Le poète écossais William Falconer servait dans la marine; en 1762, il publia un poème remarquable sur un naufrage et peignit ce désastre avec des traits saisissants qui rappellent les grands maîtres. Le duc d'York, à qui ce poème fut dédié, lui accorda de l'avancement. En 1769, Falconer s'étant embarqué pour le Bengale, le vaisseau qui le portait périt dans un naufrage, après avoir quitté le cap de Bonne-Espérance.

On peut lire dans les *Souvenirs de la marquise de Créqui* peut-être l'histoire la plus extraordinaire qui se puisse trouver, en fait de pressentiment.

Il s'agit d'une jeune fille, la nièce du prince Radziwill, qui, tout enfant, poussait des cris déchirants et devenait blême de terreur lorsque, dans un château de Galicie, on la mettait en face d'un grand tableau du Titien représentant la Sybille des Cumes; tableau qui, plus tard, au moment de ses fiançailles lorsque, pour la première fois, elle le voyait sans frayeur, devait tomber sur elle et la tuer.

Nous pourrions encore rappeler le fait, souvent réédité, de Mme Junot, duchesse d'Abrantès, qui eut une nuit la vision de son mari agonisant loin d'elle : elle le voyait marcher autour de son lit, bien qu'une de ses jambes fut cassée. Effectivement, Junot s'était cassé la jambe, en se jetant en bas de son lit dans un accès de fièvre chaude; et, dans un autre accès, quelques jours après, il s'était encore levé et avait essayé de marcher avec sa jambe cassée, appelant sa femme. La vision se rapportant à ce fait persista jusque vers le matin, à la grande épouvante de la duchesse.

Que de soldats, après avoir vingt fois affronté la mitraille, sont tombés sur le champ de bataille, le jour même où ils avaient le pressentiment de leur mort ! Les Mémoires du dernier siècle sont remplis de témoignages à cet égard.

Bonaparte n'était pas le seul à croire aux rêves et aux pressentiments; la plupart des militaires qui l'entouraient partageaient à ce sujet ses appréhensions.

Le général Thiébault avait, raconte-t-il, un frère qui l'aimait de la plus vive tendresse, et qu'il payait de retour. Tous deux, en se quittant, s'étaient juré de se dire adieu, dans le cas où l'un d'eux mourrait avant d'avoir revu l'autre. Or, une nuit, vers une heure du matin, le général entendit une voix qui l'appelait distinctement. Il reconnut la voix du frère aîné.

Etait-ce l'adieu suprême ? Le général parvint à commander à ses sens, se persuadant qu'une erreur manifeste

(1) On a fait observer, à propos d'un autre musicien, Boieldieu, que « suivant son habitude », il avait remonté sa montre en se couchant; « le lendemain, elle s'était arrêtée, en marquant l'instant exact, pas une seconde de plus ou de moins, du dernier soupir de son maître ». Mais, là, il peut ne s'agir que d'une coïncidence toute fortuite. Cependant, des faits analogues ont été souvent rapportés.

avait seule produit cette illusion. La même voix se fit entendre de nouveau. Quinze ou vingt jours après, le général recevait la nouvelle que son frère, lieutenant-général au service de la Russie, marchant avec un corps de troupe qu'il commandait et ayant passé une rivière à la nage, avait été attaqué d'une fluxion de poitrine et était mort dans la nuit même où il avait reçu ses adieux.

C'est le même Thiébault qui rapporte que peu de temps après la bataille d'Austerlitz, où il fut cruellement blessé, il reçut de sa femme une lettre, datée du 2 décembre au soir, dans laquelle elle lui disait qu'elle travaillait dans la journée auprès de sa fenêtre, lorsqu'une flamme semblable à celle d'un coup de feu était passée devant ses yeux : « Je ne reviendrai du bouleversement que j'ai éprouvé, écrivait-elle, que quand j'aurai de toi des nouvelles postérieures à ce jour... »

Or, la lettre était datée du jour même de la bataille d'Austerlitz : « Ce fait même me surprit, dit Thiébault, malgré les faits extraordinaires de prescience et de double vue dont j'avais été auparavant et dont je fus depuis cette époque le témoin ».

Il faut croire que la baronne Thiébault était ce qu'on appelle une « voyante ». Comme un jour, rapporte encore son mari, elle se promenait sur les bords du Cher, elle eut subitement un mouvement d'effroi, se couvrit le visage de son mouchoir et dit à une amie qui l'accompagnait : « Rentrons ! rentrons ! la vue de l'eau me fait horreur ». Douze jours après, elle recevait une lettre qui lui apprenait que son jeune frère, jeune officier de l'armée d'Italie, s'était noyé au passage de la Doria, près de Turin.

1809 vit la mort de deux des meilleurs généraux de Napoléon : Lannes et Lassalle.

Le duc de Montebello était agité des plus sinistres pressentiments, lorsqu'il monta à cheval, pour se rendre à l'île Lobau. Le pharmacien Cadet de Gassicourt, qui accompagnait l'armée, était avec le docteur Lannefranque, le médecin de Lannes, lorsqu'ils rencontrèrent ce dernier sur le pont de Vienne. Le maréchal, qui affectionnait beaucoup celui dont il recevait les soins, lui prit la main et lui dit : « Vous ne tarderez pas, sans doute, à venir nous retrouver; nous aurons problablement besoin de vous, Messieurs; si j'en crois les apparences, la journée sera chaude. »

— « Monsieur le Duc, répondit le docteur, elle ajoutera à votre gloire et nous nous en féliciterons, avec toute l'armée.

— « La gloire ! reprit vivement Montebello; fumée bien chère ! J'aimerais mieux cent fois... tenez, voulez-vous que je vous parle franchement : on s'est trop pressé... je n'ai pas une bonne idée de cette affaire; mais qu'elle qu'en soit l'issue, *ce sera pour moi la dernière bataille.*

— « Comment, l'entendez-vous général ?

— « Adieu, adieu, Messieurs... et il partit au galop (1).

— « Ce dernier mot m'afflige, dit le docteur Lannefranque à son compagnon de route; » et tous deux se retirèrent tristement, abîmés dans leurs réflexions. Peu après, la bataille d'Essling s'engageait, où Lannes trouvait une mort glorieuse.

Quelques mois se passent avant que le Destin frappe un nouveau coup : cette fois, c'est le tour de Lassalle. Le soir du 4 juillet, la veille de Wagram, Lassalle avait trouvé, brisée dans son étui, la pipe dont il ne se séparait jamais; brisé aussi, dans sa boîte de vermeil, le portrait de sa femme, qui ne le quittait pas plus que sa pipe; brisé, son flacon de rhum ! « Etrange avertissement, dit-il, à son aide de camp; demain, je serai tué ! » Et il en est si persuadé qu'il rédige aussitôt son testament et l'envoie à l'Empereur. Le lendemain, au cours de la dernière charge de cavalerie contre l'arrière-garde autrichienne, il recevait une balle qui venait l'atteindre en plein front : il tomba mort sur-le-champ !

A cette même bataille de Wagram, — c'est le commandant Parquin qui narre le fait, dans ses *Souvenirs et Campagnes,* — un de ses camarades, le lieutenant Rhault, avait eu, lui aussi, le pressentiment de sa fin.

Le lieutenant venait d'être blessé, mais très légèrement; son commandant, à qui il avait fait part de ses craintes, croit de son devoir de le rassurer. « Vous voyez bien, lui dit-il, que les pressentiments trompent parfois; qu'il ne faut pas toujours les croire. »

— « C'est vrai, répond le blessé, j'en suis quitte à meilleur compte que je le pensais; j'ai eu tort d'écrire à ma famille et de lui mander mes dernières volontés. » A peine avait-il achevé de parler qu'un boulet lui fracassait la tête !

Combien d'autres observations nous fournirait l'histoire des guerres du premier Empire et des campagnes qui les ont précédées ou suivies !

Le général Pelleport, un des plus braves officiers de la Grande Armée, raconte, lui aussi, dans ses *Souvenirs intimes,* un fait de ce genre. « On va rire de moi, écrit-il, n'importe... La veille de la bataille d'Eylau, je dormais profondément lorsque je fus éveillé par un bruit léger; une femme, belle et richement habillée, était devant moi. — « Tu seras blessé, me dit-elle, et grièvement. Ne crains rien, *tu t'en sortiras encore* ! » Vivement impressionné par cette étrange apparition, j'allais répondre, lorsque je m'aperçus que ma fée avait disparu... Le lendemain, je recevais trente coups de sabre, plus cinq coups de baïonnette, et j'étais sauvé par un miracle. Cette histoire est étrange mais elle est vraie. »

N'a-t-on pas rapporté de Desaix que, la veille de Marengo, il avait prophétisé sa mort ? N'est-ce pas lui qui, s'adressant à ses aides de camp, Rapp et Savary, leur dit : « Voilà longtemps que je ne me bats plus en Europe; les boulets ne nous connaissent plus; il nous arrivera quelque chose ! » Et le lendemain, une balle l'atteignait en plein cœur !

Dans les récits des guerres d'Italie et d'Afrique, comme dans ceux de la campagne franco-allemande, on trouverait, sans bien chercher, d'autres cas de pressentiments vérifiés; nous n'en citerons qu'un : le cas de ce capitaine de Neverlée qui, au cours de la dernière guerre, disait à ses amis, la veille de la bataille de Champigny : «Je serai tué demain. Je choque pour la dernière fois mon verre avec vous. » Un ami, le docteur Sarrazin, était présent : « Quelle idée ! » lui répond-il. Le lendemain, dès le commencement de l'engagement, on apportait à l'ambulance du docteur le cadavre du capitaine. Une balle lui avait brisé la colonne vertébrale. Même observation au siège de Strasbourg, où un capitaine, qui avait eu son lieutenant tué la veille, disait : « Demain ce sera mon tour. » Il fut tué le lendemain même.

Le Gérant : GASTON MERY.

(1) *Voyage en Autriche,* par Cadet de Gassicourt.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, r. de Verneuil.